

les filles qui vont à la ville suivront toutes le bon chemin ? Croyez-vous que nos garçons y feront fortune ? Tout cela ne fait qu'appauvrir la terre, déjà bien malade, la terre, notre mère à tous, celle qui nous donne le pain et que nous abandonnons comme des enfants ingrats.

Blaise baissait la tête. Tout cela, il le savait, il se l'était dit cent fois, seulement il sentait qu'il n'était plus maître. Il répéta.

—Que voulez-vous ! on n'écoute plus les vieux à présent, nos enfants veulent "tirer leurs têtes" et ils nous ont le dessus.

—Mal à propos, mais à qui la faute, aux parents qui ne savent pas se faire obéir. Je ne devrais pas parler, je ne sais ce qu'il m'arrivera, à moi, mais ce que je sais, c'est que jamais je ne donnerai permission à aucun de mes enfants de quitter leur endroit. Mes garçons tiendront la charrue, comme moi, et ma fille n'épousera qu'un travailleur de terre.

—Je crois bien qu'elle a choisi, ta petite.

—Je le crois aussi. Je ne me plains pas de Jeantou, c'est un bon bras. Ses parents, devant Dieu soient-ils—et le vieux paysan leva son béret, dans ce respect profond de la mort gardé au cœur de ceux qui voient en elle le passage à la vie éternelle,—ses parents étaient de braves gens, je suis content que Jeantou recherche ma petite, mais s'il lui prend fantaisie un jour de quitter la terre pour s'en aller à la ville, eh bien, comme voilà ma main droite, il ne sera jamais mon gendre.

—Hé, hé, les enfants, dit Blaise, assez d'amusement comme ça, pensez que demain il faut repartir avant le soleil, allons, au lit.

—Tu reviendras demain, Denise ? demanda à voix basse Jousépou, tout émoustillé, hasardant une chatouille à l'entour de la taille ronde de la jeune fille.

Blaise surprit le mouvement et se mit à rire :

—Hé le petit ! regardez-moi ça ; le voilà hardi comme un jeune coq. Pendard, va !

Tout rouge, mais un peu glorieux tout de même de son audace, le gamin se dissimula derrière les jupes de Denise.

—Bonsoir, à demain, Pascalougne, disait Jeantou, dans un coin, en serrant les doigts à sa fiancée.

II

Les épis de maïs séchaient dans les greniers aérés ; on s'était activé à récolter les tiges qui, mises en tas dans un endroit sain, promettaient aux boeufs et aux vaches leur nourriture de l'hiver ; déjà les herbes évoluant en tous sens dans les champs, avaient "couvert" une bonne partie du blé de l'année prochaine, les feuilles mortes des ormes et des noyers faisaient des taches d'or sur les regains que la gelée n'avait pas encore brûlés, on était à la veille de la Toussaint.

C'est l'époque où les maîtres valets changeant de "borde" opèrent leur déménagement. Les routes et les petits chemins, partout, s'encombraient de charrettes à boeufs lourdement chargées de sacs de maïs ou de meubles grossiers, les pauvres meubles de ces gens à demi-nomades, qui ne peuvent se promettre aucune stabilité, ignorant si le maître les gardera chez lui une année encore.

Jadis les mêmes familles de père en fils, restaient dans les mêmes métairies ; le fils et la bru, toujours fixés au-